

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Le Maritain que j'ai connu (1922-1935)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1973, tome 69, p. 79-85

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Le Maritain que j'ai connu (1922 -1935)

1934. Je prépare, à l'Institut catholique et à la Sorbonne, mes certificats de latin et de grec. J'habite au 24 de la rue Cassette avec une quarantaine de prêtres de la France et du monde entier, venus perfectionner leur théologie ou chercher une licence d'enseignement. Ayant mis entre parenthèses une année de mathématiques, j'arrive de Rome tout baigné d'une pensée aristotélicienne et thomiste. Mes confrères français, auxquels me lie d'abord la communauté de langue, parlent d'Aristote, de saint Thomas et de la scolastique avec « un certain sourire ». Ils sont plus réfractaires à la poésie. Personne n'a lu Claudel. Mauriac est détesté. Un abbé qui me décrit sa Sologne natale, n'a jamais entendu parler ni d'Alain Fournier, ni du « Grand Meaulnes ».

Le brouillard parisien me donne le mal du pays. Je vais trouver quelques personnes avec qui parler un peu de Saint-Maurice : Edmond Humeau à la rue Fauvet, Henri Ghéon près du Trocadéro. Et pour me consoler des cours de latin et de grec, où l'on m'enseigne combien importe au salut du monde je ne sais quelle forme secondaire de je ne sais quel aoriste passif ou moyen, je me réfugie dans une petite salle où Jacques Maritain donne, à douze jeunes filles, trois jeunes gens et quelques religieuses, un cours de métaphysique.

Pas un abbé, bien sûr. « Peuh ! Maritain ! Figé dans les catégories ! Barricadé dans son langage hermétique ! Hors du temps ! La scolastique, aujourd'hui, à quoi est-ce que ça sert ? »

Maritain est pourtant connu dans le monde entier. A cette époque, il a publié *Antimoderne*, *Trois réformateurs*, *Art et scolastique*, *Frontières de la Poésie*, *Primauté du Spirituel* et bien d'autres ouvrages. Mais pendant qu'il y a foule au Collège de France chez Bergson, Maritain, à l'Institut Catholique, professe devant ces demoiselles dont quelques-unes, à son visible agacement, tapent mot à mot ce qu'il dit sur de petites machines « silencieuses », qui ont l'air d'y comprendre autant qu'elles.

Un soir, après son cours, j'ose aborder Maritain et lui parler de Saint-Maurice. Son visage s'éclaire. Il se souvient agréablement de cette abbaye où il est allé plusieurs fois, les années de 1922 à 1926, en compagnie de ses amis Henri Ghéon et Jean-Pierre Altermann. Il y donnait des causeries aux chanoines, aux élèves, aux novices. Il y a même figuré comme acteur dans une pièce à trois personnages, *Le dit de l'homme qui aurait vu saint Nicolas*. Il y jouait l'aubergiste auquel un faux saint Nicolas (Henri Ghéon) apparaissait en ornements pontificaux pour lui extorquer de l'argent. Le vrai saint Nicolas (Jean-Pierre Altermann), armé de sa seule pauvreté, intervenait alors, le confondait et lui arrachait l'aveu :

— Je ne suis pas saint Nicolas !

— Eh bien, moi, je le suis !

Il lui faisait tomber la crosse, la mitre, la chasuble et l'aube ; le malheureux flibustier restait en chemise et bretelles, demandant pardon à genoux au vrai saint Nicolas et à l'aubergiste qu'il avait voulu dépouiller. Admirables, ces trois acteurs amateurs, et chacun bien dans son rôle. Maritain y allait de sa simplicité naturelle qui l'a accompagné toute sa vie.

Maritain est heureux que je lui rappelle ces souvenirs en lui disant les impressions d'un spectateur de quinze ans.

Puis nous parlons des choses qu'il a dites à son cours.

« Mais venez, accompagnez-moi, nous pourrions causer. »

Il ajuste son inséparable écharpe, enfile son manteau. Nous prenons le métro Saint-Sulpice-Gare de Montparnasse, puis le train pour Meudon-Val-Fleuri.

De quoi parlons-nous ? Oui, qu'est devenu Henri Ghéon ? Il y a eu la condamnation de l'Action Française, qui les a un peu séparés, non divisés. Maritain s'est rallié, il a écrit son livre *Primauté du Spirituel*.

— Savez-vous, me dit Maritain, que sa *Sainte Thérèse* est sérieusement attaquée par la *Semaine Catholique de Lisieux* ?

— Je le sais. Je viens de voir Henri Ghéon au milieu d'une montagne de disques. Il prépare un livre sur Mozart. Des critiques à Lisieux et Paris ?
« Tant mieux ! Ça fera vendre mon livre ! »

— Henri Ghéon a bien raison de détruire l'image qu'on se fait d'une petite sainte en sucre d'orge. De faire apparaître une sainte en laquelle

éclate le don de force. Et d'empêcher que Lisieux ne devienne le lieu privilégié d'une architecture millionnaire de mauvais goût.

— Pourquoi, à Lisieux, ce triomphe de la médiocrité ?

— Comme à Lourdes. Revanche du diable.

J'essaie d'amener Maritain sur l'affaire de l'Action Française. Je ne me souviens que de sa compréhension pour les personnes qui en ont souffert.

« En combattant pour la vérité, il ne faut pas combattre des personnes qui combattent, elles aussi, pour ce qu'elles croient être la vérité. On ne fait la vérité que dans la charité. »

Et je vois combien il aime Henri Ghéon.

Une autre fois, Maritain revenait d'un voyage à Rome et il en était encore tout auréolé. C'est avec la joie d'une contemplation qu'il me répétait, en imitant l'accent du Père Garrigou-Lagrange, ce principe que j'entends maintenant de leurs deux voix conjuguées : *Unumquodque quod, secundum id quod est, alterius est, principalius et magis inclinatur in id, a quo est, quam in id, quod est.*

« Tout ce qui, selon son être, dépend d'un autre, a plus d'inclination pour l'être dont il vient, que pour lui-même. »

Et il me disait : « C'est le principe fondamental de toute la mystique, comme de tout l'ordre naturel. Tout ce que j'ai et tout ce que je suis vient de mon Créateur et de mon Sauveur. Tout marchandage d'amour est un péché contre les lois de l'être ; tout oui à l'amour, toute charité ordonnée conduit à la sainteté. »

C'est ce même soir, je crois, que Maritain m'invita à l'une de ces rencontres amicales qui réunissaient quelques-uns de ses amis à Meudon. Il y aurait Jacques Madaule, Olivier Lacombe, le Père Maydiou, d'autres.

Jacques et Raïssa Maritain habitaient alors un pavillon entre un verger et le Bois. Ce quinze avril, le soleil y entraît de partout, avec des parfums de lilas et de marronnier fleuris.

Un petit salon bien simple, une table, des chaises, et un tableau noir, comme dans une salle de classe. Au-dessus, au niveau des branches feuillées, la chapelle, où la petite compagnie passe d'abord adorer le Saint-Sacrement.

On prend place n'importe comment ; Raïssa, toute menue, disparaît presque, au coin le plus effacé.

Jacques m'invite à faire la prière. Olivier Lacombe nous présente une communication sur la nature et la grâce dans la spiritualité hindoue. Voici quelques-unes de mes notes.

« Le Sacré semble terminer un ordre ontologique, la Sainteté un ordre moral. La notion de brahmane comporte l'un et l'autre, sans une nette distinction. Dans notre conception, le mot " profane " a deux aspects, l'un de neutralité, l'autre d'hostilité par rapport au sacré. De même, la notion de " nature " peut être prise comme neutralité ou comme hostilité à la grâce. »

« Du point de vue brahmanique, la nature n'est qu'une habitude, ou comme le torrent de la transmigration : c'est pourquoi la nature peut être détruite, et la notion d'acte moral ou de vertu est plus un don de soi qu'une vertu positive. Nature et grâce ne sont jamais dissociées dans la montée vers Dieu ou la descente vers le néant. Etre et agir se confondent. »

Olivier Lacombe nous parle ensuite d'un saint hindou du XVII^e siècle, dont j'oublie le nom, et dont la sainteté se rapproche de l'idéal évangélique. « L'apologétique catholique n'est pas gênée par ces faits, au contraire. En dehors de la révélation chrétienne, Dieu donne à des âmes de s'élever par le désir au-dessus de la religion naturelle : et dans cette mesure apparaît la transcendance de la religion chrétienne, comme celle d'un fait par rapport aux aspirations. »

« Il faut distinguer entre l'intention d'une religion et son expression dogmatique. On peut reconnaître dans le théisme hindou une intention pure qui répond à la grâce, et par laquelle certaines âmes traverseront le fleuve du mal sans être souillées, ou retrouveront leur pureté originelle. »

« Le panthéisme, blessant de soi l'amour divin, peut cependant atteindre Dieu dans une intention de prière. »

Qu'est-ce qui fait que l'idolâtrie, quand l'adorateur a conscience de n'adorer qu'un symbole, est offensante pour Dieu ?

« Quand nous avons le Christ, répond saint Augustin, toute autre tentative d'adoration est offensante pour Dieu. »

« Saint Augustin répond donc moins par les défauts de la religion naturelle, que par le **fait** de la religion révélée. »

« Le saint hindou aspire à une communion avec Dieu. Il ne saurait songer à une union hypostatique, moins encore à une " transsubstantiation ". Une part de Dieu vient l'habiter, comme il prendrait possession d'une statue, par simple condescendance pour la créature, et non par nécessité ou convenance de l'Incarnation. »

« Le mode ontologique d'une telle présence ? Certainement moins réaliste que celui de l'Incarnation ou de la transsubstantiation ; et différente aussi d'une présence de grâce. Les textes sont vagues. Il s'agit sans doute de plus qu'une présence d'immensité. C'est une présence d'ordre sacramentel, très mystérieuse. Une sorte de présence intentionnelle, à la manière dont l'objet connu est dans notre intellect ? Les sens sont réalistes, l'imagination est idéaliste ; seule l'intelligence est fonction de vérité et transcende les deux autres puissances dans un réalisme total et authentique. Toutes les conceptions de présence de Dieu hors de la conception catholique viennent souvent de l'imagination ou des sens ; elles n'ont pas la valeur réaliste que nous leur donnons après coup. Le mot docétisme ne convient pas ici. " Les idolâtres, dit saint Augustin, donnent aux idoles ce qui revient au Christ. " »

« Tout en admettant l'Incarnation, le protestantisme de Calvin est iconoclaste. L'Islam est iconoclaste. Si l'Eglise catholique a protégé le culte des images, ce n'est pas seulement pour la piété populaire, mais parce qu'elle possède une notion vraie de la figuration et de la représentation. Elle ne risque pas de confondre Dieu avec les images. »

La discussion paisible et animée qui suit l'exposé d'Olivier Lacombe, j'en ai oublié les termes, mais lorsque je lis la Déclaration du Concile sur les relations de l'Eglise avec les religions non chrétiennes, j'ai l'impression d'en retrouver le ton et le sens.

Maritain nous trace les grandes lignes d'un livre qu'il est en train d'écrire sur *Le régime temporel et la liberté*.

Maritain pose cette question : La chrétienté actuelle doit-elle être conçue d'une manière spécifiquement distincte de celle du Saint-Empire ?
Réponse : Oui.

Une expérience historique faite à fond est suffisamment vécue et ne se refait plus. Les souffrances modernes depuis la Renaissance ne doivent pas être vaines.

L'hérésie de certains chrétiens des premiers siècles pourrait s'appeler l'hérésie satanocratique : la cité temporelle serait la cité du diable seul.

Après Constantin, l'hérésie est contraire : théocratique ! La cité temporelle devrait être exclusivement le règne de Dieu. L'Eglise serait inutile. C'est le contraire de la parole du Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Cette erreur prend diverses formes : théocratisme clérical, théocratisme impérial et, paradoxalement, théocratisme athée, dans lequel toute l'histoire temporelle serait au service d'un absolu laïque.

Troisième hérésie : le libéralisme moderne. L'histoire temporelle ne serait le royaume ni de Dieu ni du diable, mais de **l'homme seul**, sans référence au sacré. Suite normale de l'humanisme et de la Renaissance.

Maritain propose une solution — et maintenant il se lève et je comprends pourquoi la présence du tableau noir.

Il y trace — assez maladroitement, je dois le dire — une droite horizontale qui représenterait l'année 1 de l'Eglise, coupée d'une verticale qui représenterait le temps de l'histoire. En haut il écrit **Dieu**, en bas il écrit le **Mal**. De part et d'autre, vers le haut et vers le bas, deux asymptotes de la verticale.

Et tout en se battant avec sa craie qui casse en faisant poussière blanche à ses habits, il explique :

« L'histoire temporelle est à la fois l'histoire de Dieu et du diable et de l'homme ; elle chemine à la fois dans les deux directions. A chaque moment du temps elle pourrait être marquée, en haut et en bas, à la même distance de la ligne horizontale, par une sécante qui coupe les asymptotes et la verticale.

L'homme est un domaine dont Dieu et le diable se disputent le terrain, et gagnent du terrain les deux à la fois.

Les pires moments de l'Eglise sont ceux de la plus grande sainteté. Aux attaques contre la foi et l'espérance et l'amour correspondent les plus belles victoires de l'Eglise. Aux profanations actuelles répond, par exemple, la pratique plus intense et meilleure de la communion. (Et si on faisait une coupe en 1973 ? Progrès de l'athéisme, progrès des fruits du Concile.)

Individuellement, bien sûr, l'homme peut passer de l'un à l'autre camp : le saint peut tomber et le pécheur peut s'élever.

Mais, d'après saint Thomas, le mouvement vers le royaume de Dieu est le plus fort : *Omne quodcumque quod, secundum id quod est, alterius est...*

Notez qu'aucune des hérésies nommées n'a jamais existé à l'état pur ; elles continuent d'exister et elles existeront toujours comme tentations. Tenez, je vais en inventer une... »

Protestation d'un rire clair : Raïssa, qu'on n'avait presque pas vue, s'indigne plaisamment :

« Inventer des hérésies ! Oh ! Jacques ! Comme s'il n'y en avait pas assez ! »

Cela ouvre une discussion. Non pas une discussion, une méditation paisible et lumineuse, comme des abeilles qui entrent en bourdonnant.

Une voix rauque et l'accent du midi :

— Remarquez, dit Jacques Madaule, que cet idéal du Moyen Age n'a jamais été réalisé.

— Non, c'est pourquoi il y a des survivances. Il cherche toujours à se réaliser. Le fascisme est une survivance de la tentation du Saint-Empire.

— Il n'est pas chrétien, il pourrait être athée.

— Et l'Eglise, dans tout cela ?

Je ne me rappelle pas exactement la réponse de Maritain ; elle ressemblait à un désir, qu'il devait exulter, trente ans plus tard, de voir accompli : « On exulte de penser que la juste idée de la liberté — de cette liberté à laquelle l'homme aspire du plus profond de son être, et qui est un des privilèges de l'esprit, — est désormais reconnue et mise à l'honneur parmi les grandes idées directrices de la sagesse chrétienne ; et de même la juste idée de la personne humaine, et de sa dignité et de ses droits. » (Le Paysan de la Garonne)

Et puis... Il fallait rentrer préparer mes certificats de latin et de grec. La vie m'a dérivé sur des tâches moins élevées que celles du grand penseur. Je l'ai toujours regardé de loin, comme une lampe qui luit dans les ténèbres. Et le dimanche de Meudon m'est resté, toute ma vie, comme un parfum de paix et de joie. Comme une silencieuse et heureuse germination de la vérité dans le jardin de la charité.

Marcel Michelet